en lien

bulletin de liaison du CEPAG MOUVEMENT d'éducation populaire

2022[1]




## HOMMAGE À JOSEPH PONTHUS (1978-2021)

# QUAND ART ET MILITANCE S'ENTRECROISENT « À LA LIGNE »

**Editrice responsable**

Anne-Marie Andrusyszyn
rue de Namur 47
5000 Beez
© Mars 2022

**Crédits photos**

Force Ouvrière (portrait Joseph Ponthus)
Jean Verstappen (Piperléée !)
Nafi Yao (L-Slam)
Tobias Bjørkli
Prett Jordan
Samuel Regan Asante
Kyle Glenn
Fusun Tut

**Graphisme**

ramdam.be

**Avec le soutien de** FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

ÉDITO

# LE MILITANTISME ARTISTIQUE, PARFOIS UN BESOIN QU'ON N'A PAS VU VENIR

*Bruno Poncelet*

Il y a un an mourait Joseph Ponthus.

Peut-être cela ne vous fait-il ni chaud ni froid. Ce froid qu'il connut de près, de trop près, en déballant nuit et jour d'immenses caisses de crevettes glacées dans une usine agroalimentaire bretonne. Joseph Ponthus était ouvrier intérimaire, assigné aux dures besognes que notre société impose à des milliers de petites mains anonymes pour des salaires de misère. Ses mains à lui ne prenaient guère de repos : sitôt la vie d'intérimaire close, s'ouvrait sa vie de famille avec son épouse et son chien, mais aussi le temps du poète. Quand l'inspiration lui venait, Joseph Ponthus narrait son quotidien d'ouvrier dans des dés à coudre littéraires de toute beauté. Cela donna vie à des « feuillets d'usine », soit un premier recueil de poésie ouvrière qui lui valut un excellent accueil du public et plusieurs prix littéraires. Excusez du peu… Hélas, Joseph Ponthus nous a quitté il y a un an, mais son esprit hante les pages de ce numéro d'*En Lien* dédié à sa mémoire. Et entièrement consacré aux liens intimes unissant l'art et la militance.

À l'antipode de certaines graines d'artistes qui rêvent de faire carrière en passant sous les projecteurs télévisés et les *like* des réseaux sociaux, notre démarche consiste plutôt à rembobiner le temps pour revenir au sens premier de l'art : un terme dont l'origine remonte au mot féminin *artis* qui signifiait tout à la fois les « mœurs », les « habitudes », les « façons d'être » ou les « façons d'agir ». Accolé au terme *militant*, l'art devient ainsi une manière d'exprimer ses interrogations, ses doutes, ses indignations, ses révoltes… tout en procurant des émotions.

Après un **hommage à Joseph Ponthus** et son livre « *À la ligne* » qui a inspiré une adaptation musicale dont nous parle Michel Cloup, nous aborderons diverses manières pour l'art de **sortir de l'invisible.** Ainsi, le travail protéiforme — tout à la fois artistique, archiviste, sociologique et politique — du peintre new yorkais Mark Lombardi met en lumière les liens personnels, généralement méconnus, qui tissent et forment d'influents réseaux sociaux échappant à l'attention médiatique. Dans une société ultralibérale braquée sur la réussite individuelle, façonnant en creux un système de pensées où il est de bon ton de mépriser les « loosers » et autres « assistées », nous verrons comment des pratiques artistiques collectives permettent à des gens modestes de sortir de l'ombre pour résister aux logiques d'exclusion et de rejet. Chemin faisant, nous ferons connaissance avec les résistances populaires artistiques qui s'expriment dans les ateliers militants de notre régionale de Namur AFICo, avec la façon dont des travailleurs sans emploi de La Louvière se sont racontés en BD, ou bien encore avec l'histoire de Gigi et Damien (également travailleurs sans emploi de la région du Luxembourg) qui ont choisi l'écriture et la peinture pour casser les codes méprisants derrière lesquels certains esprits « pseudo-brillants » cherchent à les enfermer.

L'art est chose populaire, et cet *En Lien* le rappelle en s'intéressant aux parcours variés d'artistes de « chez nous ». **Quand la musique donne** nous permettra de faire connaissance avec le groupe militant *Le Chant des Cerises* mettant à l'honneur des airs contestataires qui ont porté de nombreuses luttes et révoltes collectives. Nous tendrons également l'oreille aux propos d'un trio vocal quasi tragi-comique : *Piperléée !* Au cours de soirées décalées, ces trois chanteurs *a capella* se rient des travers de notre société en wallon.

**Accolé au terme *militant*, l'art devient ainsi une manière d'exprimer ses interrogations, ses doutes, ses indignations, ses révoltes… tout en procurant des émotions.**

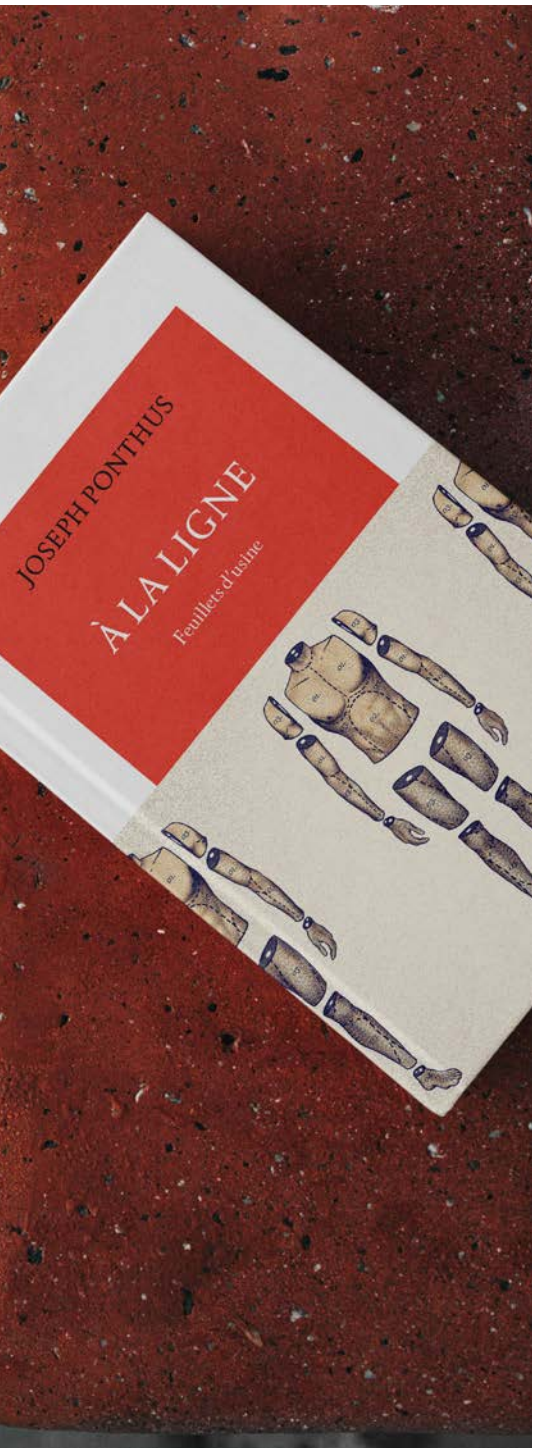
Après la musique, place aux **plumes engagées.** Parmi les nombreux choix possibles, comment ne pas s'enthousiasmer face à l'œuvre inclassable de l'écrivain Edgar Hilsenrath ? Un homme qui a sublimé les codes mortifères de la cruauté nazie, auxquels il fut confronté dans sa jeunesse, pour donner vie à une plume ouverte sur le monde, osant défier les pires crimes de l'humanité armé d'un humour corrosif mettant à nu les failles et vertiges identitaires du XXe siècle. Nous aborderons également les « romans à prétexte » chers au cœur de Laurent D'Altoe, et la « littérature du réel » défendue par Giovanni Lentini qui nourrit ses fictions de personnages modestes, traversant les ambiguïtés et complexités de la vie quotidienne où affleurent certains rapports de domination.

Parfois, le militantisme artistique apparaît aussi comme un besoin qu'on n'a pas vu venir. Été 2021 : la Belgique est frappée par des inondations catastrophiques liées au réchauffement climatique. Émus par la détresse des habitants, les artistes du *R Collectif* et du *Comptoir des Ressources Créatives* décident de poser un acte bénévole en réenchantant, dans la mesure du possible, les paysages dévastés de la région de Verviers. Nous ouvrirons les yeux sur leurs graffs dans une rubrique dédiée aux **espaces d'expression**, où nous ferons également connaissance de Mel et Catherine…. deux poétesses performeuses du collectif *L-Slam* qui font rimer démocratie et poésie, en soulignant l'importance des libertés d'écrire, de parler et d'écouter les autres. Autre outil de démocratie culturelle où la création collective est créatrice de militantisme : le théâtre-action, dont nous parlera Yvette Lecomte. Enfin, nous conclurons nos déambulations par un petit tour au sein du **9e art** pour évoquer des BD qui donnent à réfléchir.

Par la variété des parcours artistiques épinglés au fil des pages, ce numéro d'*En Lien* rappelle que l'art est toujours une façon particulière de refléter le monde, une manière de le lire et de le transcrire selon les valeurs (conscientes et inconscientes) qui nous animent. Une manière aussi d'évoquer le groupe social auquel on appartient — de gré, mais aussi parfois contraint et forcé par le regard des autres. Compris comme une manière d'exprimer les valeurs qui nous structurent, l'art et la culture sont l'objet d'intenses rapports de force au sein des sociétés. À titre d'exemple, l'histoire coloniale ne fut pas seulement l'épopée criminelle du vol systématique de terres et de minerais, accompagné de la réduction à l'état d'esclaves des peuples autochtones et populations locales, mais aussi la volonté d'anéantir leurs cultures, leurs coutumes, leurs religions et leurs organisations sociales particulières. Chemin faisant, les colonisateurs se sont appropriés les artefacts culturels de milliers de sociétés vouées au néant… Artefacts qui font aujourd'hui le bonheur de nombreux musées occidentaux, néanmoins rattrapés par l'histoire et les demandes de restitution émanant de descendants des peuples jadis pillés et dévastés. De même, c'est à travers l'art — et plus précisément le déboulonnage de statues du roi colonialiste Léopold II — que certains mouvements militants tentent aujourd'hui de provoquer un débat sur le lourd passé colonial occidental.

**Véhicule par excellence des émotions, l'art n'est jamais neutre. Et face au rouleau compresseur d'un capitalisme convertissant les artistes en simples marchandises « banquables », nous tenions à rendre hommage à la vocation militante de celles et ceux qui par la peinture, le chant, le dessin, le graph, le théâtre-action, l'écriture et tant d'autres façons de se raconter, rêvent d'embellir le monde et les manières de l'habiter.**






## HOMMAGE JOSEPH PONTHUS (1978 - 2021)

# QUAND L'USINE RIME AVEC POÉSIE

*Bruno Poncelet*

L'amour est un train mystérieux qui vous emmène parfois loin en voyage. Ce train du cœur poussa un jour Joseph Ponthus à quitter Paris l'urbaine pour rejoindre les côtes bretonnes et vivre une belle histoire avec celle qu'il appelle tendrement son épouse. Une itinérance géographique qui fut aussi un grand saut dans le vide sur le plan professionnel : après avoir quitté son travail d'éducateur spécialisé en banlieue parisienne, Joseph Ponthus se retrouve à pointer au chômage et tourner en rond dans son salon en Bretagne. En désespoir de cause, il finit par s'inscrire dans une agence intérimaire pour connaître le lot de celles et ceux qui espèrent, autant qu'ils redoutent, un coup de fil de l'agence leur annonçant qu'ils vont enfin gagner de l'argent… à condition de plonger tête première dans les sombres abimes de la condition ouvrière.

### « En tant qu'intérimaire
### L'embauche n'est jamais sûre
### Les contrats courent sur deux jours une semaine tout au plus
### Ce n'est pas du Zola mais on pourrait y croire »

Au fil des ans, Joseph Ponthus enchaîne ainsi différents boulots dans des entreprises agroalimentaires allant du traitement de poissons et crustacés à différents postes de travail dans un abattoir… Partout, il est un humain chevillé à la cadence des machines, astreint à se plier aux exigences d'une organisation du travail sur lequel il n'a aucune maîtrise. Réduit à l'état de maillon anonyme d'une chaîne de production, son corps est soumis à de multiples pressions : froid intense d'ateliers réfrigérés, tonnes de marchandises à déplacer à la force des bras, mycose au pied due à des chaussures de travail fournies par l'usine mais non désinfectées en passant d'un ouvrier à l'autre, contact physique avec les tripes d'animaux abattus et projetées en l'air sous la pression du tuyau de nettoyage, mouvements répétitifs s'enchainant sous l'œil lancinant d'une horloge qui semble ne jamais vouloir avancer…

### « J'ai mal de mes muscles
### J'ai mal de cette heure de pause où je devrais être mais où je ne suis pas
### En fumant ma clope chez moi
### Je suis encore à l'usine »

Vues d'en bas, à hauteur de simple manœuvre, les desiderata et injonctions de la direction semblent parfois tomber des nues, comme si deux mondes étrangers se télescopaient par inadvertance. Mais comme l'un domine l'autre, l'impression d'étouffer est là. Elle gagne même en intensité lorsqu'on se retrouve contraint à travailler avec un tire-au-flanc qui ne fait pas sa part de boulot, ou qu'on est associé à un gars tellement amoché par la vie qu'il n'a plus aucun respect pour autrui. Heureusement, les coups de main spontanés et la solidarité entre collègues sont aussi au rendez-vous, tout comme les stratagèmes pour aider l'esprit à s'évader des murs de l'usine où le corps est enfermé.

**« À l'usine on chante**
**Putain qu'on chante**
**On fredonne dans sa tête**
**On hurle à tue-tête couvert par le bruit des machines**
**On sifflote le même air entêtant pendant deux heures**
**On a dans le crâne la même chanson débile entendue à la radio le matin**
**C'est le plus beau passe-temps qui soit**
**Et ça aide à tenir le coup »**

Tenir le coup, Joseph Ponthus y est parvenu grâce aux plaisirs simples du quotidien : vivre avec son épouse, retrouver son chien Pok Pok, partager un apéro avec les amis, respirer l'odeur de la mer, etc. Mais cet épris de littérature eut aussi un passe-temps bien à lui : écrire. Quand le temps et l'énergie lui sont donnés, Joseph Ponthus rédige des feuillets d'usine. De courtes histoires où il raconte, dans un style sobre et efficace, son quotidien d'ouvrier. Qu'il parle de l'attente de la paie, du bonheur de déserter en refusant un intérim, des petits chefs qui se plient en quatre les jours d'audit, des grèves auxquelles il ne participe pas de peur de perdre son emploi précaire, des accidents du travail, du *Journal d'un manœuvre* de Thierry Metz ou de la joie d'appliquer Karl Marx en pratiquant le « détournement artisanal » de crevettes ou de crabes finissant dans ses poches, le ton est toujours juste. Sa plume toujours belle dévoile un humain qu'on aurait aimé connaître, avec lequel on serait volontiers aller boire un verre. Pour parler de tout, de rien, peut-être de projets et d'avenir...

**« Je veux croire que l'usine**
**J'y suis en transition**
**En attendant de trouver mieux**
**Même si ça fait un an et demi quand même que je ne trouve pas**
**Je veux y croire**
**Que je suis là sans y être. »**



Cela a bien failli arriver. En janvier 2019, les feuillets d'usine de Joseph Ponthus sortent en librairie sous le titre « *À la ligne* ». D'emblée, sa poésie ouvrière fait mouche : son livre rafle six prix, et voilà que Joseph Ponthus se fait une petite place dans le monde littéraire. Touchés par ses mots, des musiciens se lancent dans l'adaptation sonore de ses feuillets d'usine (voir à ce propos l'interview de Michel Cloup). Soudain un nouvel horizon professionnel semble s'ouvrir pour Joseph Ponthus. Mais la vie, comme l'usine, offre parfois de terribles rictus. Atteint d'un cancer, Joseph Ponthus meurt le 24 février 2021. Il avait 42 ans et encore toute une vie à vivre. Une vie qui ne sera plus. Restent ses mots. Sa plume à découvrir. Ses feuillets d'usine à partager autour de soi. Reste la poésie d'un merveilleux conteur narrant la beauté et la douleur d'être, en ce monde, un modeste ouvrier.

**Toutes les citations sont extraites du livre de Joseph Ponthus, *À la ligne* (feuillets d'usine), Paris, éditions La Table Ronde, 2019.**

## « À LA LIGNE » ET EN MUSIQUE

**Le roman de Joseph Ponthus a été adapté à la scène sous forme musicale par « Michel Cloup Duo » et Pascal Bouaziz. Leur spectacle confère une dimension sonore à l'ouvrage et renforce le rythme de l'écrit. Une manière de découvrir « À la ligne » avec une mélodie qui donne vie aux mots de Joseph Ponthus.**

Michel Cloup, qui se définit comme un « ouvrier du spectacle », nous explique sa démarche :

« C'est au départ une proposition de mon tourneur et producteur scène : *La Station Service*. C'est une sorte de cadeau. Je n'avais jamais fait ça et adapter un livre en musique était un challenge car je ne souhaitais pas rester dans les sentiers battus de la simple lecture musicale.

J'ai alors cherché un ouvrage contemporain. Sur les conseils d'un ami j'ai lu « *À la ligne* ». J'ai été bouleversé par sa lecture, tant par ce qu'il raconte que par sa forme inventive et par sa musicalité. En le lisant, je me suis naturellement mis à chanter ces mots dans ma tête. Il est aussi beaucoup question de musique dans ce livre, ce qui rendait ce projet d'autant plus cohérent. La rencontre avec Joseph n'a fait que confirmer mon envie de travailler sur cette adaptation. »

Lorsqu'on demande à Michel Cloup quel est le rôle de l'art dans l'engagement et la militance, il nous répond que l'art peut être politique mais ce n'est pas une obligation. « J'ai plus de mal avec cette notion d'art engagé. Ceux qui s'en réclament développent souvent un discours un peu trop simpliste à mon goût. L'art, c'est avant tout l'émotion. C'est l'expression de notre complexité et de celle de l'époque dans laquelle nous vivons, sans aucune concession, sans oublier nos propres contradictions. L'art est un endroit de liberté totale, un endroit sacré où tout est possible, imaginable. Tant mieux si l'art peut sensibiliser à certains sujets, ça fait partie d'une de ses multiples vertus, mais le plus important reste l'émotion. »

*Propos recueillis par Vanessa Amboldi*

**michelcloup**

**Le spectacle « À la ligne » est aussi proposé sous forme de « chansigne », une forme d'expression artistique en langue des signes.**

# SORTIR DE L'INVISIBLE

## L'ART EN RÉSISTANCE D'AFICO

*Laura Vidotto*

Militer à travers l'art n'est pas réservé qu'aux artistes de formation. En effet, chacun et chacune d'entre nous peut s'y essayer et, pourquoi pas, de manière collective. C'est ce que propose, depuis 2015, AFICo, la régionale namuroise du CEPAG, avec ses différents ateliers d'éducation populaire à dimension artistique : « Art en Résistance ».

À travers l'écriture, le dessin, la peinture, la linogravure, le bricolage, etc., AFICo invite les citoyens et citoyennes à réfléchir ensemble sur *comment résister et lutter contre la pauvreté, l'austérité, le sexisme, les violences envers les femmes, le racisme, le capitalisme, toutes les formes de discriminations, etc.*

Les créations font ensuite l'objet d'expositions, d'écrits (fanzines, livres) ou voyagent par correspondance (art postal).

L'objectif de ces ateliers est d'induire un changement sociétal et culturel, mais aussi de permettre à chacun et chacune de se réapproprier les arts plastiques, souvent élitistes, et de leur redonner une dimension populaire. Il s'agit de faire passer un message autrement, de se faire entendre par des voies parfois moins explorées mais qui retiennent l'attention du public.

Les ateliers sont aussi des moments d'échanges qui permettent de croiser les expériences et connaissances de chacun et chacune.

### L'art postal

Un exemple d'art militant pratiqué chez AFICo est « l'art postal ». Il s'agit d'un moyen de communication, une correspondance artistique, qui utilise les services de la poste. Vous envoyez à une ou un correspondant le fruit de votre réflexion artistique sur une thématique précise, qui tient en une carte postale. Au début les correspondances ne se faisaient qu'en Belgique, maintenant elles voyagent à travers le monde et c'est un beau succès !

**Intéressé·e·s par ces ateliers et par l'art postal ? N'hésitez pas à contacter l'asbl AFICo - CEPAG Namur au 081/64.99.52 ou via info@afico.be.**








# SE RACONTER EN BD

*Laura Vidotto*

Contrairement aux idées reçues, le quotidien d'un travailleur ou d'une travailleuse sans emploi (TSE) ne correspond pas à « se la couler douce » et « à profiter du système ». Être travailleuse ou travailleur sans emploi, c'est se sentir exclu de ce système, c'est subir les inégalités, les injustices sociales, c'est être contrôlé et placé dans un moule inconfortable, c'est côtoyer la précarité, c'est se sentir coupable de perdre son travail ou de ne pas pouvoir travailler, c'est se priver de loisirs, de vacances et même de soins de santé. Bref, c'est être considéré comme un « mandaye », un inutile, un invisible.

Comme le dit Didier G., privé d'emploi : « Nous ne sommes pas responsables de notre situation et ne sommes pas les victimes consentantes de la logique néolibérale qui gouverne notre société actuelle. Nous sommes les acteurs du changement ! ».

C'est pourquoi les travailleuses et travailleurs sans emploi de La Louvière ont décidé de faire entendre leurs revendications, leurs voix, leur colère, à travers une bande dessinée qui raconte leur histoire et leurs combats. Ils et elles deviennent les personnages principaux de leur BD.

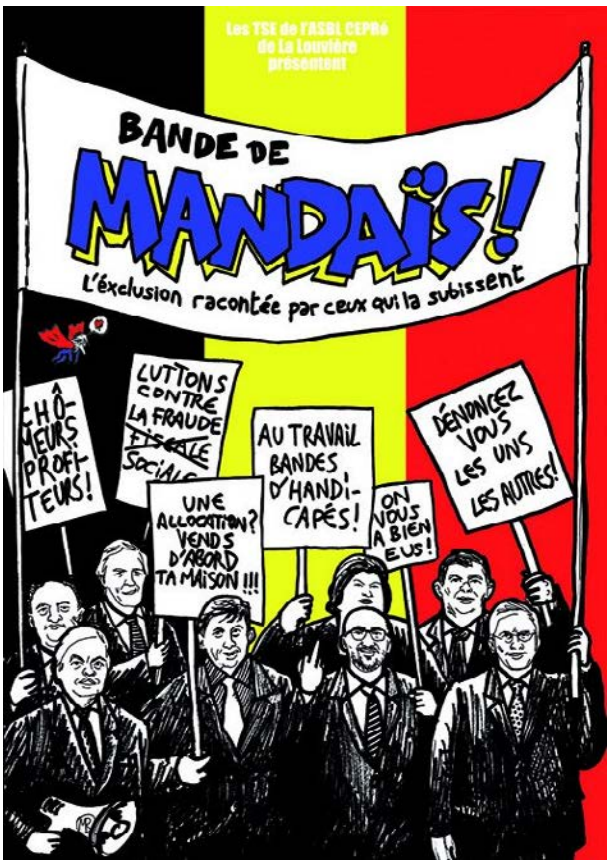
Comme l'explique l'ancien animateur de la Commission des TSE du Centre, Christophe M. : « Dessiner, raconter leurs réalités leur a fait prendre conscience de la dureté des choses qu'ils vivent chaque jour, de la force qu'ils ont en eux pour tenir le coup. Le système ne les aide pas, mais les enfonce ».

Choisir le dessin pour faire passer un message est une manière de leur permettre à tous et toutes de s'impliquer dans ce projet, de se faire entendre, une sorte de lutte contre l'analphabétisme. À l'aide d'un bout de papier, d'un crayon et de quelques conseils techniques, les TSE invitent les lecteurs et lectrices à plonger, pour quelques minutes, dans leur peau et invoquent leur émotion, leur empathie, leur humanité. C'est interpeller et conscientiser autrement.

**Grâce à cet art collectif, Didier G. pense que certains regards extérieurs ont changé : « Nous avons eu le sentiment de passer un message fort, d'être moins invisibles, mieux considérés aux yeux de notre entourage, des syndicats, des associations et de certains politiques. Et ça fait du bien ! »**



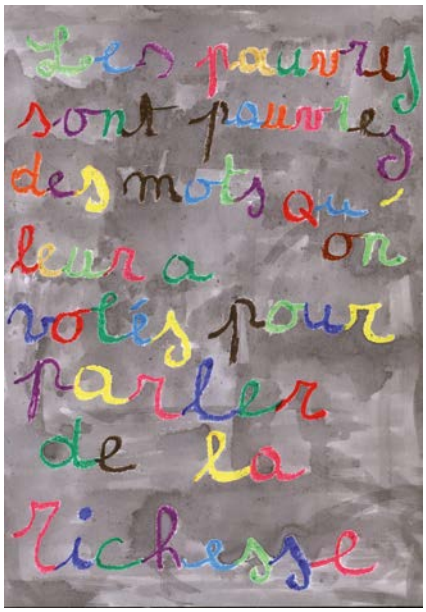
## Nous sommes les actrices et acteurs du changement !



# NOUS, C'EST GIGI ET DAMIEN…

*Laura Vidotto*

Nous sommes membres du groupe des travailleurs sans emploi (TSE) dans la région du Luxembourg. Sans doute entendez-vous parler de nous dans les médias, dans la bouche de politiques, de chefs d'entreprise, peut-être même de vos proches, dans des termes peu élogieux comme « profiteurs » ou « fainéants ». C'est vrai, on parle de nous ! Et pourtant, nous nous sentons invisibles, incompris, peu considérés, peu entendus.




Avec le groupe TSE, nous participons régulièrement à des ateliers de réflexion. Quand nous sommes ensemble, nous nous sentons moins seuls et seules face à notre situation précaire et à l'austérité des mesures prises par le gouvernement. Mais nous avons besoin qu'on nous écoute, qu'on nous entende ! « On », ce sont les politiciens et politiciennes, les travailleurs avec ou sans emploi, nos voisins, notre famille, les syndicats, tout le monde…

En octobre 2010, nous décidons de participer à la marche d'une semaine contre le chômage, la précarité et les exclusions. Le but de cette marche est de rassembler les gens autour d'une action solidaire. Pour marquer un peu plus les esprits, nous décidons alors d'organiser pendant la marche des représentations théâtrales sur le travail, nous prenons des photos et alimentons notre blog. Quelques personnes sensibles à notre cause parlent de nous, des mouvements nous rejoignent, mais peu de chômeurs, peu de proches…

Plus tard, nous rencontrons, Gérard De Sélys, écrivain et militant de gauche. Nous lui parlons de notre marche et de notre envie d'aller plus loin. Il nous propose d'animer des ateliers d'écriture sur nos situations, notre vécu, nos expériences. Nous acceptons et nous lançons dans l'aventure. Nous décidons de rassembler nos écrits dans un livre, et vient alors l'idée d'illustrer nos rédactions. Une artiste, Catherine Wilkin, accepte de nous aider et nous apprend quelques techniques pour peindre, pour dessiner. Notre livre est né ! Nous sommes fiers et fières.

Nous faire entendre à travers l'écriture et la peinture a été enrichissant. Nous nous sommes rassemblés autour d'un projet artistique commun qui s'est donné pour défis de dénoncer cette mauvaise image véhiculée à propos des travailleurs et travailleuses sans emploi et d'exposer les difficultés et injustices que nous côtoyons au quotidien par des formes de communication différentes, par la culture, par l'art.

**Nous, c'est Gigi et Damien, des artistes, des militants, des visibles.**



# MARK LOMBARDI UN ARTISTE ENGAGÉ... ENTRE DÉNONCIATION ET RÊVERIE

*Maurizio Vitullo*

Aurait-il été pris de sidération devant le spectacle hallucinant des deux tours jumelles ? Aurait-il pu entendre, depuis son atelier new yorkais, les déflagrations et les cris de détresse et voir s'écrouler dans un écran de fumée le symbole de la puissance américaine ? Sur son écran de télévision, l'image obsédante de la catastrophe aurait-elle fait écho à son dessin réalisé en 1999 et intitulée « George W. Bush, Harken Energy et Jackson Stephens, de 1979–90 » ?

Mark Lombardi est un artiste peintre new yorkais protéiforme. Les critiques d'art le considèrent comme un artiste néo-conceptuel. Soit. Lui se pense davantage comme un archiviste, un chercheur de vérité, un sociologue, un analyste politique et financier. Il aime profondément le philosophe Herbert Marcuse. Son ambition, ou plutôt son obsession est simple et totalement démesurée. Tel un démiurge, il veut questionner sans relâche les réalités sociale et politique qui l'entourent. Il veut tout saisir avec pour seules armes, une feuille blanche et un crayon. Il étudie les réseaux de criminalité, les mafias, les scandales financiers, les relations de pouvoir, les entreprises, les banques. Il archive et cartographie des dizaines de milliers d'informations ; des dates, des faits, des noms de personnalité, des transactions financières... Au terme de plusieurs années de recherche et d'investigation, il réalise au crayon des diagrammes géométriques aériens, d'une extrême élégance qu'il nomme « structures narratives ». Il parvient de la sorte à condenser et à entrelacer les myriades de données collectées et à plonger ou plutôt à noyer le spectateur dans une constellation enivrante d'informations. Et l'esprit se met à questionner, à analyser mais aussi à vagabonder, à rêver. Ses structures narratives ne sont pas linéaires. Elles n'offrent aucune explication, ne proposent aucune causalité. Elles questionnent sans poser de question. Elles invitent le spectateur à y trouver ses propres réponses, à poursuivre l'acte de création.

**Toutes ses créations parlent de la complexité des réseaux d'influence. Elles donnent à voir les relations inextricables et inexpliquées qui unissent les intérêts politiques, financiers, industriels, militaires et religieux.**

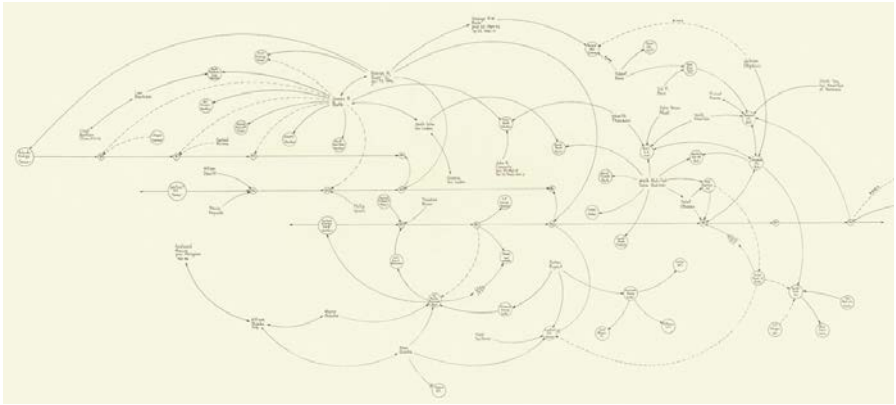
Comme dans cette œuvre de 1999 (un graphite sur papier) sur *George W. Bush, Harken Energy et Jackson Stephens, ch. 1979-91*. Mark Lombardi y retrace les transactions financières et les collusions politiques entre les présidents américains Bush Junior et Senior, l'entreprise familiale d'Oussama Ben Laden et les banques mondiales.

Ou comme dans ce dessin intitulé « BCCI-ICIC & FAB, 1972-91 » et exposé au Whitney Museum of America Art de New York.

Mark Lombardi y décortique minutieusement au scalpel le scandale de la BCCI, une banque de commerce et de crédit international. Sont ainsi mis à jour des réseaux de blanchiment d'argent, de fraudes fiscales, de corruption, de criminalité organisée, de trafiquants de drogues, de ventes d'armes, d'agents des services secrets des USA, du Royaume-Uni, du Pakistan, des Émirats Arabes Unis et d'Arabie saoudite.

Mark Lombardi ne fait ni dans la nature morte ni dans l'autoportrait mais dans la mise à nu des interconnections cachées. Il donne à voir l'invisible qui sous-tend la réalité. En 2001, peu après les attentats, le FBI utilisera les œuvres de Mark Lombardi pour mieux comprendre et reconstituer les réseaux de financement du terrorisme et d'Oussama Ben Laden. Le FBI que Mark Lombardi connaissait si bien… Une première dans l'histoire de l'art.

Né en 1951, Mark Lombardi est mort en 2000, retrouvé dans son appartement la corde au cou. Officiellement suicidé.





# QUAND LA MUSIQUE DONNE...

## MILITER EN CHANTANT

*Laura Vidotto*

**Le *Chant des Cerises* est un groupe de musique constitué de quatre artistes : Emilie au chant et à la guitare, Julie au chant et au violoncelle, Franck au piano et Karl au cajon (instrument de percussion).**

Le groupe se donne pour mission d'amuser son public, mais aussi de l'émouvoir avec des reprises de chants contestataires rappelant les luttes et révoltes du passé qui ont laissé place à des victoires, mais aussi à des défaites. Les sujets assez variés comme la paix, l'immigration, la lutte ouvrière, l'émancipation, etc. invitent à questionner la société, son fonctionnement, ses qualités, ses défauts, ses injustices.



### O bella ciao, bella ciao, bella ciao ciao ciao

*(vous l'avez lu en chantant ?)*

Le groupe a choisi l'art de la chanson parce qu'il aime la musique, il aime s'amuser sur scène, mais aussi à la maison lors des répétitions. La chanson permet d'accentuer les sentiments d'indignation, de joie et d'amour par des mots touchants et une mélodie envoutante, entrainante. C'est une forme d'art assez accessible et communicative.

Le groupe voit ça aussi comme faisant partie d'une tradition.

« Dans toutes les luttes, les chansons de contestation ont donné du courage et un sentiment d'appartenance aux acteurs du changement. À travers les époques, les chanteurs et chanteuses ont poussé à la réflexion sociétale… Et c'est beau de continuer sur cette voie ».

**N'hésitez pas à consulter la page Facebook du groupe pour vous tenir au courant des prochains concerts :**

**lechantdescerises**

# PIPERLÉÉÉE ! UN TRIO VOCAL QUASI TRAGI-COMIQUE

**En Wallonie, on n'a ni pétrole ni coltan, mais d'aucuns savent y faire rimer l'humour et la militance pour chanter *a capella*... en wallon ! C'est le cas du trio *Piperléée !* composé de Jean-Christophe Lefèvre, Jean-Henri Compère et de Jean-Luc Dossin qui nous a accordé une interview un brin décalée.**

### (En Lien) D'où vient le nom de votre groupe ?

Jean-Luc Dossin : Au départ, le trio s'appelait « *Prémi Djoù d'Fosse* » (premier jour à la mine) en hommage aux Gueules noires de la région du Centre et, en particulier, aux immigrés italiens (et à leurs enfants) qui sont venus s'enterrer profondément dans notre Wallonie contre quelques kilos de charbon. Dès le début, le ton est donc donné, c'est en Sol(idarité) que nous chanterons. Et en wallon !

### Pourquoi avoir choisi le wallon ? Une langue que presque plus personne ne parle...

Pourquoi en wallon ? Ben, parce que c'est un langage franc et direct, qui n'a pas de sous-entendus, imagé à souhait ! Et parce que nous militons contre toutes les oppressions, y compris celle des langues dominantes. Nous n'avons aucune prétention grammaticale. D'ailleurs nous parlons très mal le wallon. Beaucoup de mots sont purement et simplement inventés pour la cause d'une idée, d'une chanson. Un exemple ? Nous avons écrit une chanson au départ d'une spécialité culinaire de notre patrimoine : la Couque de Dinant. L'histoire met en scène deux personnages : le Coq de Dinant et le Lion des Flandres. Celui-ci se casse les dents en se jetant sur le Coq pour le croquer (*Tcheu, qu'c'est dur in Coq de Dinant*) ...

### Hum... Un terrain politique...

Notre fil rouge (et j'insiste sur la couleur) c'est la solidarité face à toutes formes d'oppressions : l'exploitation des masses laborieuses et le cynisme capitaliste (*Toyoto, le Chacha du Tchicho*), solidarité avec nos amis anglais de Liverpool qui ont été obligés de chanter toute leur vie pour échapper à la misère de leurs corons (*Gisèle, M'Feill de Lennon & McCartney*), berceuse contre les enfants rois, solidarité avec notre Camarade Arthur de la friture qui doit combattre les marchands de hamburgers américains (*Twiss*), hommage à notre pote Jeannot qui s'est fait dézingué lors d'une manif (*À Jeannot*), solidarité face au dérèglement climatique (*Tertous Inchène*), et j'en passe...

Le tout avec l'aide de notre arme favorite : une pointe bien acérée d'humour décalé !

### Et ça fait longtemps que vous maniez cette arme : l'humour *a capella* ?

Le trio existe depuis les années 1990 mais a connu plusieurs périodes d'activités et de pauses. Depuis 2017, nous avons décidé de changer de nom : le trio vocal quasi tragi-comique est désormais (très localement) connu sous l'appellation *Piperléée !* (Le point d'exclamation est nécessaire !). Pourquoi ce changement ? Tout d'abord, parce qu'on a décidé ! Ensuite, parce que Piperléée est un jeu de notre adolescence (oui, on se connait depuis longtemps) qui consiste à faire ce qu'on dit et pas ce qu'on fait, histoire de fustiger certaines pratiques politiques...

**Ce n'est pas clair ? Faut venir nous voir ! É si vo n'comperdez nî l'wallon, ajoute-il en rigolant, ça va iesse une longue soireye ! !**

**Contact du groupe : Jean-Luc Dossin, 0486/212.912 - marchal.dossin@gmail.com**
**https://piperleee.wixsite.com/piperleee**
**piperleee.trio.3**



# PLUMES ENGAGÉES

## « LA FONCTION DE L'ÉCRIVAIN EST DE FAIRE EN SORTE QUE NUL NE PUISSE IGNORER LE MONDE ET QUE NUL NE S'EN PUISSE DIRE INNOCENT »

**JEAN-PAUL SARTRE**

*Vanessa Amboldi*

**Après une carrière de journaliste et réalisateur, le sérésien Giovanni Lentini a pris la plume pour devenir l'auteur de romans qu'il qualifie de « littérature du réel ». C'est dans ses origines, en tant que fils d'immigrés italiens, qu'il puise son inspiration : vie dans les charbonnages et dans les quartiers populaires, personnages écorchés qui cherchent à sortir du rôle attribué par leur classe sociale…**

Lorsqu'on lui demande si l'art et la culture ont un rôle de « messagers » qui peuvent mettre en lumière des injustices et autres inégalités, il cite la romancière américaine Toni Morrison : « Écrire est l'acte politique par excellence ».

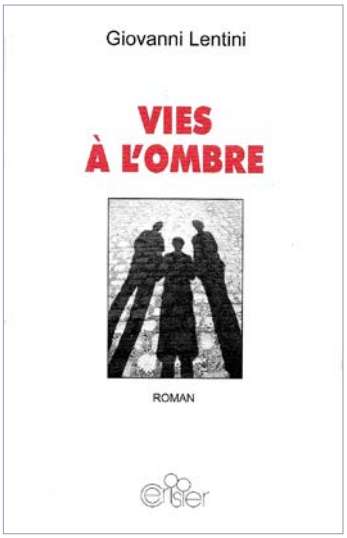
« C'est pour ça que je ne considère pas faire de la littérature 'sociale' mais plutôt une littérature du 'réel' », nous explique Giovanni Lentini.

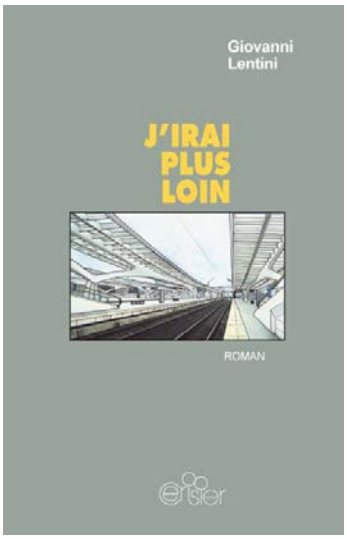
« C'est une forme d'écriture du dévoilement, notamment des rapports sociaux et de domination. C'est une littérature qui est comme un iceberg et qui met en évidence une lecture de classe, empreinte de déterminisme. Les romans permettent l'incarnation de ces rapports de classe, grâce notamment aux personnages. Et c'est ce qui différencie les romans des essais. Un roman, ce sont des vies, des ambiguïtés, des complexités. Le roman rend ce qu'on veut mettre en évidence de manière plus compréhensible par le plus grand nombre. »

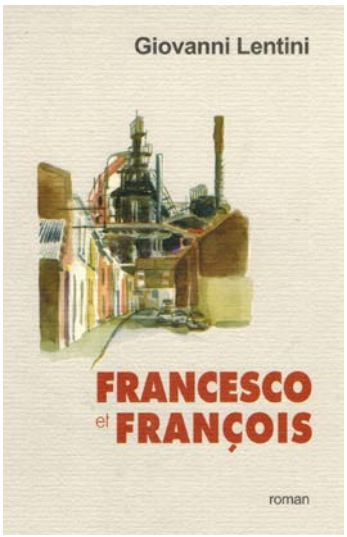
Pour Giovanni Lentini, on peut être marqué par ce qu'on a lu à un moment donné dans sa vie. « Un écrit, un roman peut aider à "mesurer l'épaisseur de l'ombre", comme le dit Willliam Faulkner, mais il faut rester modeste. C'est surtout ce qui se passe autour de nous, dans le réel, qui peut nous marquer dans notre militance, dans nos combats. »

L'auteur, qui a travaillé dans l'éducation populaire, confirme qu'il est important d'avoir une écriture accessible au plus grand nombre. « Je veux écrire pour les personnes du milieu d'où je viens. Je n'y arrive pas tout le temps mais j'y tends. Il faut, ici par l'écrit, dépasser la complexité mais il est très difficile de faire simple ».

**Les romans de Giovanni Lentini parus aux éditions du Cerisier : *Francesco et François, J'irai plus loin, Vies à l'ombre*.**



# IL S'APPELAIT EDGAR

*Bruno Poncelet*

1938: l'Allemagne n'est plus sûre pour les Juifs. Emmitouflé sous une tonne de vêtements par une chaude journée d'été, le petit Edgar (12 ans) émigre avec sa maman et son frère à Sereth, un village roumain qui n'a laissé que des bons souvenirs dans la tête du gamin : « C'était la vieille Autriche. On parlait allemand, roumain et yiddish. Je me sentais très bien dans le schtetl. J'ai un souvenir très heureux de la Bucovine. C'était la vieille Autriche. La ville était nichée dans une vallée. Le fleuve s'appelait Sereth, comme la ville, et je m'y baignais souvent. »* Plus tard, il en fera un livre évoquant cette vie rustique des communautés juives rurales d'Europe de l'Est (*Le retour au pays de Jossel Wassermann*).

Suite au pacte conclu entre l'Allemagne nazie et la Roumanie, l'antisémitisme et les mesures anti-juives se répandent en Bucovine… Le 14 octobre 1941, fleurissent des affiches intimant aux Juifs d'abandonner argent et bijoux, puis de se présenter à la gare dès six heures du matin. Celles et ceux qui « oublieraient » seront fusillés sur ordre de la Cour martiale. Ainsi, Edgar a 15 ans quand il est déporté en Ukraine : « Nous sommes donc allés à la gare, nous n'avions pas d'autre choix. Nous avons roulé trois jours durant et traversé l'Europe de l'Est. Au bout de ces trois jours, nous sommes arrêtés en Bessarabie près d'un grand fleuve, le Dniestr. » Là, ils découvrent « les ruines d'une grande ville ukrainienne : Mohyliv-Podilskyï. La ville était coupée en deux. Une partie chrétienne, et une partie juive. La partie juive était un ghetto. Nous avons alors rejoint ce ghetto. L'hiver russe était glacial. La plupart des gens mouraient de froid pendant la nuit, et je me souviens qu'au petit matin, on ramassait les morts dans les rues et on les emportait. »

Ces trois années et demi passées dans un ghetto à souffrir de la faim et du froid, Edgar en fera son premier roman : *Nuit*. Un texte âpre, dur comme l'acier, glacé comme un couteau givré qu'il enfonce pour explorer les sombres tréfonds de l'âme humaine. Étonnamment, les coupables tout désignés (les nazis et officiers sous-traitants d'Europe de l'Est) n'apparaissent pratiquement pas dans l'histoire. Edgar se focalise sur l'extrême dénuement du ghetto — nourriture, vêtement, abri contre le froid ou la pluie : tout fait défaut ! — et sur la manière dont les victimes, pour survivre, se muent alors en bourreaux.

Il fallait oser !

Oser ce regard décalé.

Toute la grâce et l'impertinence d'Edgar est là : regarder l'histoire en face, si profondément dans les yeux qu'il plonge au cœur des vérités qui fâchent. Et son œuvre dérange… à tel point que ce survivant de la Shoah fût longtemps *persona non grata* dans la littérature allemande.

Qu'il parle du mal-être d'être migrant (*Fuck America*) ou explore l'ultime vertige identitaire en imaginant la vie d'un nazi sioniste (*Le Nazi et le Barbier*), Edgar trempe sa plume dans la malice, le grotesque, la satire et l'humour noir. Dans sa littérature, les gens parfaits n'existent pas. Conteur de génie, il peut aussi bien vous emporter dans une histoire légère le temps d'un *Orgasme à Moscou* que tisser un récit exhumant de l'oubli le génocide dont fut victime le peuple arménien, auquel il rend hommage dans son fabuleux *Conte de la pensée dernière*.

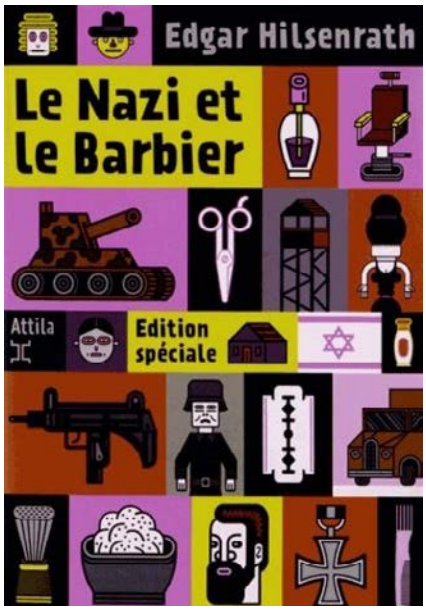
Le 30 décembre 2018, Edgar Hilsenrath meurt à l'âge de 92 ans. Point d'injustice donc. Juste l'adieu d'un homme qui aurait préféré traverser un siècle plus tranquille, mais qui a su transformer les drames hors-norme de son existence en une œuvre littéraire humaniste inclassable, capable de faire rire et pleurer en abordant les pires travers humains.

* Les deux citations d'Edgar Hilsenrath sont extraites du documentaire radiophonique *Perdre l'Europe* (épisodes 1 et 2), diffusé les 18 et 19 février 2019 sur France Culture dans le cadre d'une émission de Christine Lecerf réalisée par Franck Lilin. On peut réécouter cette émission via le site de France Culture.




**Il fallait oser !**

**Oser ce regard décalé.**



# L'ÉCRITURE : UN ART MILITANT

*Laura Vidotto*

Laurent D'Altoe a de nombreuses casquettes dont celle d'écrivain.

Depuis l'âge de 10 ans, il est passionné par l'écriture et particulièrement inspiré par le fantastique. À l'âge de 27 ans, il publie son premier recueil de nouvelles.

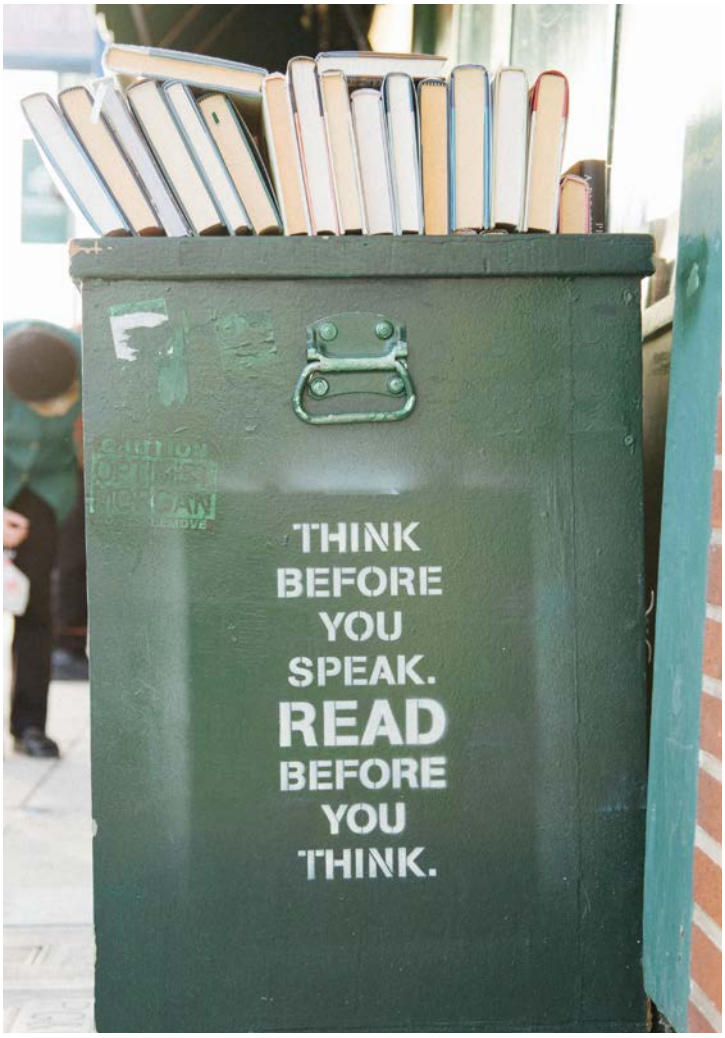
À travers ses expériences professionnelles, il côtoie de près les inégalités et les injustices sociales. Ce qui lui donne l'envie de faire plus, de porter une pierre à l'édifice pour conscientiser et faire changer les choses. Tout en gardant la dimension fantastique qui le caractérise, Il se dirige alors progressivement vers le roman « à prétexte », un processus qui consiste à utiliser les formes classiques du roman (ex. : policier) pour faire passer un autre message (comme dénoncer les inégalités sociales).

Ses livres lui permettent d'extérioriser les choses qui le touchent — « c'est meilleur dehors que dedans » nous dit-il —, de communiquer ses inquiétudes et ses envies de changement. Ces livres lui permettent également des échanges avec des gens qui ont lu son travail, d'amener à la réflexion, de conscientiser.

Pour Laurent, lire des romans à caractère social peut aider les gens à avoir un regard critique sur la société, de passer du plaisir simple de la lecture à une réflexion plus profonde.

**Car comme il le dit : « Aucun acte artistique n'est complètement hors du monde, ça porte toujours un projet de société. Mais quand on écrit consciemment pour dénoncer quelque chose, là est l'acte militant pur ».**



# ESPACES D'EXPRESSION

## LE SLAM OU LA POÉSIE DE L'ORALITÉ

*Vanessa Amboldi*



**Le slam, vous connaissez ? C'est avant tout un espace d'expression. Un espace-temps de 3 minutes dans lequel on s'exprime oralement de la manière que l'on veut.**

On dit, on parle. On dénonce, on se dévoile. On crie, on scande. On frappe avec les mots. Et on touche, souvent en plein cœur, celles et ceux qui écoutent…

Mel et Catherine sont deux poétesses, deux performeuses qui font partie de *L-Slam*, un Collectif de poétesses, multiculturel et intergénérationnel, organisant des ateliers et des podiums de slam, selon le principe du marrainage.

**En tant que poétesse engagée, en quoi l'expression artistique permet-elle de (mieux) faire passer des messages engagés ?**

Catherine : « Cela vient sans doute du fait que l'expression artistique va permettre d'atteindre différemment que d'autres types de discours ou média, plus prosaïques. Ainsi, le slam, comme la poésie d'oralité, proposent des images poétiques, inattendues, doublées d'une musicalité et d'une recherche sonore, qui peuvent faire mouche et toucher le public. Toucher, c'est approcher la sensibilité d'un individu qui découvre un texte, entrer en résonance, et faire bouger les lignes, parce dès qu'on touche, même du bout des doigts, aux idées reçues, on ouvre un champ de possibles, de réflexion, voire d'action. »

Mel : « C'est un vase communicant entre catharsis et engagement, entre l'émotion et l'urgence qui nous habite à un moment, entre l'introspection et la justesse de l'adresse. Trouver sens à nos engagements dans la création et son partage. »

**En tant qu'espace d'expression, le slam permet-il de fédérer et de créer un communauté militante autour de sujets et préoccupations de la société actuelle, et des jeunes en particulier ?**

Mel : « Quand j'arrive en atelier auprès de jeunes, peu connaissent vraiment le slam. Souvent, ils se raccrochent à Grand Corps Malade (qui, lui, en réalité fait du spoken word) et donc, les jeunes ne réalisent pas tout de suite l'engagement, et la libération que permet ce moyen d'expression, qui confédère absolument et tend à une pluralité des débats. C'est aussi se nourrir avec bienveillance des récits de chacune et chacun, prendre le temps d'une réelle écoute, qui permet aussi de se sentir moins seul·e·s et plus légitimes. C'est toute la force du slam. »

**Toucher, c'est approcher la sensibilité d'un individu qui découvre un texte, entrer en résonance, et faire bouger les lignes.**

Catherine : « En fait, le slam est un dispositif avant tout démocratique. Il permet de libérer la parole, favorisant les échanges dans un contexte d'écoute bienveillante et de soutien mutuel. À partir de cette base, le groupe se constitue de lui-même et les participants se renforcent mutuellement, amenant une possibilité d'émancipation. » Et la poétesse de préciser que les ateliers du Collectif *L-Slam* permettent aux jeunes et au moins jeunes de trouver « une voix et une voie pour leurs textes souvent au départ du vécu, l'écriture invite bientôt à la réflexion, et passe d'une dimension individuelle à une portée collective, d'autant plus qu'elle est partagée sur scène. »

**L'art et la culture permettent-ils de donner un écho plus important à l'engagement ?**

Mel : « J'ai, de manière inconsciente, naturellement allié les luttes et injustices que je défends et dénonce avec l'écriture. Par conséquent, je suis d'autant plus touchée, je me sens plus proche si l'art et la culture répondent aussi à mes convictions. La militance est venue avec le slam. »

Catherine : « Notre pratique artistique et notre engagement s'entremêlent souvent. D'une part, la pratique artistique nous autorise le doute, et nous pousse à penser plus loin ce qui nous interpelle, nous amenant à nous engager davantage. D'autre part, l'écriture et la scène nous permettent d'être au monde, de défendre certaines valeurs, y compris de façon indirecte. *L-Slam* a aussi à coeur de questionner ses pratiques. L'action artistique est alors un moyen de faire société. »

LSlamWithHeartAndSoul

# QUAND L'ART DEVIENT SOLIDAIRE

*Laura Vidotto*

**En juillet 2021, des inondations impressionnantes frappent la Belgique et ravagent plusieurs villes dont Verviers. Après son passage, la « vague » n'a laissé que des débris, des maisons sinistrées, des voitures noyées… De très nombreux citoyens et citoyennes doivent faire face à la triste réalité : ils et elles ont tout perdu !**

Les jours passent, il faut déblayer, il faut jeter, beaucoup jeter… Les vitres des commerces et maisons sont remplacées par des panneaux de bois, les routes et trottoirs sont sales et encombrés…Verviers devient sombre et morose.

C'est alors que plusieurs artistes, qui aidaient à nettoyer et désencombrer les maisons et routes, décident de lancer un appel solidaire sur leurs réseaux, de retrousser leurs manches, de remettre un peu de douceur et de baume au cœur des sinistré·e·s et d'offrir à la ville beaucoup de couleurs. Ils peignent, ils dessinent, ils taguent sur les panneaux en bois. Les Verviétoises et Verviétois sont émus et se sentent soutenus quand la magie de la solidarité se répand dans la ville... Certes, cela ne leur rendra pas ce qu'ils ou elles ont perdu, mais le geste compte.

Parmi les artistes à l'initiative du projet : Françoise Voisin du « Comptoir des Ressources Créatives » et Milo du « R Collectif » avec qui nous avons pris contact. Ces collectifs n'avaient pas pour habitude de se lancer dans des projets bénévoles, mais Françoise et Milo nous ont confié, au nom de leurs artistes, avoir été ravis d'avoir pu aider en partageant leur art et d'avoir eu des échanges magiques avec les sinistré·e·s.




**Vous souhaitez développer vos talents artistiques ? Le comptoir des ressources créatives (CRC) vous accompagne dans différentes régions (Charleroi, Mons, Namur, Verviers, Liège).**

**Contacts :**
**info@crc-belgique.be - www.comptoirdesressourcescreatives.be**

**Envie de créer des liens avec les artistes et résister à travers l'art ? Le R Collectif vous ouvre ses portes.**

**Contacts :**
**0466/49.43.56 ou r-collectif@protonmail.com**





# LA DÉMOCRATIE CULTURELLE EN SCÈNE

*Yvette Lecomte*

**Active dans différents secteurs culturels (centres culturels, bibliothèques publiques, éducation permanente et le Ministère de la Communauté française), Yvette Lecomte a notamment participé à la mise en œuvre de la Formation des Comédiens-Animateurs au Conservatoire Royal de Liège de 1975 à 1991 et aux actions de création théâtrale menées alors avec la population du bassin industriel liégeois. En 1981, elle a aussi été à la création du Théâtre des Travaux et des Jours, premier théâtre-action reconnu pour agir avec des populations de région rurale. Elle a également été à l'initiative de deux groupes de chant de luttes: le *Cabaret Prolétarien*, au milieu des années 1980 et *C'est des Canailles !* (depuis 1994). Elle nous fait découvrir le théâtre-action, véritable outil de démocratie culturelle…**

## Vecteur de militantisme

Le type de travail de création mené par les compagnies de théâtre-action, notamment le travail d'animation d'ateliers de création collective, s'inscrit dans la concrétisation d'enjeux forts de la démocratie culturelle et de l'éducation populaire. Pour y réfléchir ensemble, je peux rappeler ici la définition que Marcel Hicter[1] donnait et qui peut servir de boussole aux « pratiquantes et pratiquants » du théâtre-action :

« La culture est une attitude, une volonté de dépassement personnel total, de son corps, de son cœur, de son esprit, en vue de comprendre sa situation dans le monde et d'infléchir son destin. C'est la priorité que l'on donne au plus-être sur le plus avoir. C'est le sens des responsabilités au sein de nos diverses communautés (….) ; c'est la participation, c'est l'action, c'est la prise de conscience du besoin de s'exprimer et la maîtrise du ou des moyens de cette expression ; on est l'homme du terrain et non l'homme des gradins, l'homme du jeu et non l'homme du spectacle, l'homme de l'engagement et non l'homme du laissez-faire-par-les-autres. »[2]

Contradictoirement à la poursuite de ces enjeux, suite à une étude de l'Observatoire des Politiques culturelles menée en 2017, on peut constater que les pratiques culturelles, dans le champ du théâtre en particulier, n'évoluent guère et confirment d'année en année l'exclusion de fait d'une grande partie de la population de ces pratiques :

« 88 % des personnes diplômées au maximum du primaire n'ont jamais été au théâtre au cours des 12 derniers mois, contre 78,5 % des répondants diplômés au maximum du secondaire inférieur, 68 % des diplômés au maximum du secondaire supérieur et 56 % des diplômés du supérieur. »[3]

Mais à l'évidence, le théâtre-action, outil de cette démocratie culturelle à laquelle nous travaillons, est (le plus souvent) un vecteur de militantisme.

Pourquoi ? Tout d'abord, parce qu'il vise cette partie de la population fortement exclue des pratiques culturelles organisées.

Et aussi parce que le théâtre-action met en forme théâtrale des représentations de la vie et de l'imaginaire « des personnes socialement ou culturellement défavorisées » et parce qu'il poursuit des objectifs de « développement de pratiques théâtrales visant à renforcer les moyens d'expression, les capacités de création et l'implication de ces personnes dans les débats de la société. »[4]

## Mettre les « invisibles à l'avant-scène »

Les imaginaires formalisés dans les spectacles des compagnies de théâtre-action se fondent sur des situations vécues par les participantes et participants d'ateliers-théâtre ou par les groupes de citoyennes et citoyens avec lesquels travaillent les comédiens-animateurs, par leurs spectatrices et spectateurs. On a vu plus haut que les compagnies de théâtre-action concernent avant tout ceux qu'Ascanio Celestini appelle les « invisibles ».

Dans les sujets traités par les compagnies de théâtre-action, la représentation du monde auquel nous appartenons, du monde que nous voulons changer voire abattre, la liberté même de la création théâtrale permettent de proposer sur « scène » des images qui concrétisent les contradictions de la société, nos rêves, nos idéaux et nos enjeux ; et aussi, des images qui mettent en représentation la beauté, la grandeur des regards et des désirs de chaque participant·e et l'importance de partager ceux-ci. Que les spectacles créés par des amateur·e·s ou des professionnel·le·s montrent des enjeux de mondes meilleurs ou dénoncent des aspects noirs de la domination de groupes sociaux sur d'autres, le théâtre permet d'exacerber nos réflexions et nos émotions à ce sujet. Cela est aussi possible parce que la fiction d'une pièce de théâtre, les images théâtrales, les situations évoquées sur scène peuvent être poussées bien au-delà du réel.[5]

C'est bien leur manière propre de voir le monde que les participantes et participants vont mettre en forme dans un atelier de création collective tout comme les contradictions qu'elles et ils repèrent ou la façon qu'elles et ils ont de rêver à ses transformations. Et les productions du théâtre-action agissent alors comme outils d'objectivation, de mise à distance des réalités.

Cela permet d'avoir une vision plus claire des possibilités d'intervenir sur ce monde. Et surtout de partager ces images théâtrales avec les autres participant·e·s à un atelier-théâtre ou avec d'autres spectacteur·rice·s d'un spectacle.

## Faire passer un message, sensibiliser avec le théâtre-action ?

Cela se fait souvent ! Parce que le théâtre-action repose aussi sur les méthodes de l'éducation permanente : participation, réflexion collective en vue de l'action, du passage à des actes de transformation sociale.

Les activités liées au théâtre-action, que ce soit la participation à un atelier-théâtre ou le fait d'assister à un spectacle sont impliquantes. Elles ouvrent aussi la voie à d'importants échanges entre des comédien. ne.s, professionnel·le·s ou amateur·e·s. Elles et ils connaissent bien le parti pris dans tel spectacle. Elles et ils connaissent bien les réalités dont il est question et qu'elles et ils veulent mettre en avant dans leurs créations théâtrales ou dans celles qu'elles et ils présentent dans une optique de changement social. Le théâtre constitue un acte collectif : c'est l'échange entre des comédien·ne·s et de spectateur·trice·s, souvent prolongé après le spectacle par des conversations, des discussions, des débats voire une nouvelle solidarité qui s'installe sur base de ces moments d'échange avec des gens qui ont osé formaliser une vision, leurs interrogations, leurs propositions. Et ce qui ne gâche rien… et permet beaucoup : c'est que tout cela se passe dans des moments festifs. Cela a beaucoup à voir avec une militance joyeuse et réfléchie !

1. Marcel Hicter (1918 -1979) Militant et Directeur général de la Jeunesse et des Loisirs au Ministère de la Culture.
2. Marcel Hicter, « Pour une démocratie culturelle », Bruxelles, Ministère de la Communauté française & Fondation Marcel Hicter, pp. 334-335.
3. Maud Van Campenhoudt et Michel Guérin, « Pratiques et consommation culturelles de la population en Fédération Wallonie-Bruxelles ».in Politiques Culturelles. Etudes, n°8, février 2020. Bruxelles, OPC., p.14.
4. Arrêté du Gouvernement de la Communauté française relatif au théâtre-action du 25 avril 2005.
5. Même s'il n'est pas inopportun de rappeler que souvent la réalité dépasse la fiction !



# MILITANT, LE 9e ART ?

## ON LES LIT DE 7 À 77 ANS, LES BANDES DESSINÉES FORMENT UN ART À PART ENTIÈRE…

De case en case, de phylactère en phylactère, avec humour ou sous forme de roman graphique, les BD peuvent aussi être une caisse de résonnance d'événements qui ont marqué l'histoire. Pour certains auteurs, la bande dessinée est un vecteur de messages plus engagés. Le dessin est alors le reflet d'un combat passé, présent ou à venir. Les émotions des personnages se ressentent dans le trait mais aussi dans les dialogues.

Voici une sélection tout à fait non-exhaustive de BD qui donnent à réfléchir… il y en a pour tous les goûts et tous les âges !

- Série « *Les Louves* » de Flore Balthazar (Dupuis, coll. Air libre) : une histoire de résistantEs de La Louvière.
- « *Les mauvaises gens* » d'Etienne Davodeau (Delcourt, coll. Ancrages) : l'auteur retrace l'histoire militante de ses parents, issus d'une région catholique et ouvrière, les Mauges.
- Série « *Culottées* » de Pénélope Bagieu (Gallimard) : avec des couleurs châtoyantes et un brin d'humour, ce sont des destins de femmes, souvent méconnues mais qui ont pourtant fait l'Histoire, qui sont racontés.
- « *Une histoire importante. 70 ans d'immigration italienne en Belgique et plus* » de Cossu et Druart (Comités Belgique) : l'histoire de ces hommes et de ces femmes qui sont arrivés en Belgique pour travailler dans le ventre de la terre et qui, depuis, marquent la culture du Plat Pays.
- « *Une histoire populaire de l'empire américain* » d'Howard Zinn, Mike Konopacki et Paul Buhle (Delcourt) : adaptation en BD du best-seller d'Howard Zinn et regard acéré sur l'histoire des États-Unis au travers des plus modestes.
- « *Saison brune* » de Philippe Squarzoni (Delcourt) : l'auteur vulgarise des connaissances scientifiques liées au réchauffement climatique tout en dévoilant les doutes, interrogations, impasses et rencontres qui ont jalonné ses recherches.
- « *Elise et les nouveau partisans* » de Dominique Grange et Tardi (Delcourt) : roman graphique empreint de la contestation de Mai 68. On suit l'histoire d'une jeune femme « engagée à perpétuité » dans la France de la Guerre d'Algérie jusqu'à la fin des années '70.
- « *Un cœur en commun. La belge histoire de la Sécurité sociale* » d'Harald Franssen (Delcourt) : une BD rythmée et passionnante reliant l'histoire de la sécurité sociale à notre vie de tous les jours, avec ses hauts et ses bas.
- « *Pourquoi les riches sont-ils de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres ?* » de Monique Pinçon-Charlot, Michel Pinçon et Etienne Lécroart (*La ville brûle*) : un premier manuel de pensée critique pour les plus jeunes car il n'est jamais trop tôt pour « avoir envie de changer le monde ! ».

**Envie de partager avec nous les lectures qui vous ont marqué·e·s ?**

**Envoyez vos « conseils lecture » à communication@cepag.be**






CEPAGasbl
2 min

Toujours informée·e !

Le site **www.cepag.be** vous informe de toutes les activités et productions du CEPAG et de ses Régionales.

Retrouvez-nous également sur Facebook !

N'hésitez pas à consulter régulièrement notre page, à l'aimer, à la commenter et, bien sûr, à diffuser nos événements sans modération !

Pour toute question ou pour recevoir les invitations à nos activités, n'hésitez pas à nous envoyer un e-mail sur **cepag@cepag.be** !

J'aime Commenter Partager

CEPAG
MOUVEMENT
d'éducation populaire

Rue de Namur 47
5000 Beez

Tél. 081 25 61 56
Fax 081 26 51 51

cepag@cepag.be
cepag.be
CEPAGasbl